



Jean-François Sabouret (dir.)

## L'Asie-monde Chroniques sur l'Asie et le Pacifique 2002-2011

CNRS Éditions

---

# Regard sur la sociologie indienne

Roland Lardinois

---

DOI : 10.4000/books.editions-cnrs.12166  
Éditeur : CNRS Éditions  
Lieu d'édition : CNRS Éditions  
Année d'édition : 2011  
Date de mise en ligne : 20 août 2019  
Collection : Science politique  
ISBN électronique : 9782271122209



<http://books.openedition.org>

### Référence électronique

LARDINOIS, Roland. *Regard sur la sociologie indienne* In : *L'Asie-monde : Chroniques sur l'Asie et le Pacifique 2002-2011* [en ligne]. Paris : CNRS Éditions, 2011 (généré le 27 mars 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/editions-cnrs/12166>>. ISBN : 9782271122209. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.editions-cnrs.12166>.

---

# Regard sur la sociologie indienne

*Roland LARDINOIS*

*Centre national de la recherche scientifique*

*Juin 2009*

La sociologie de l'Inde, dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, a été dominée par le paradigme de l'Homo hierarchicus selon le titre du livre de Louis Dumont qui a fait date dès sa publication en 1966. Cette approche de la société des castes entend combiner l'enquête de terrain avec la lecture des textes classiques de l'Inde ancienne. Car si l'Inde précoloniale ne possède pas de tradition d'étude de la société (à la différence de la Chine, par exemple), elle est dépositaire, dans ses textes rédigés en sanscrit ou en d'autres langues indiennes, de courants de pensée brahmaniques qui traitent, de manière plus théorique que pratique, des relations humaines constitutives du monde socioreligieux des castes (Lardinois, 2007).

Cependant, la sociologie de l'Inde ne débute pas avec l'entreprise de Louis Dumont, et la démarche qu'il préconisait n'était pas réellement une nouveauté dans le monde académique indien. Si l'émergence des sciences sociales est incontestablement l'une des conséquences de la colonisation, leur développement a pris très vite un caractère national. D'une part, l'administration britannique a engagé de vastes enquêtes quantitatives et qualitatives (recensements, inventaires des castes et des tribus) pour connaître, diriger et contrôler son empire colonial, laissant place toutefois à des recherches plus académiques, comme celles menées par l'anthropologue britannique W. H. R. Rivers sur les Todas, une tribu de l'Inde du Sud. D'autre part, à partir de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les nouvelles élites alors en majorité hindoues éduquées dans les collèges britanniques ont développé une pensée critique qui s'exerçait sur les matières religieuse, culturelle, sociale et finalement politique. En Inde comme en Europe à la même époque, les premières recherches de type sociologique furent d'ordre pratique, orientées par des demandes de réformes sociétales. Mais en Inde, ces demandes se sont doublées d'un projet

de libération du joug colonial qu'exprimait le Parti du Congrès national indien mené par la figure charismatique de Gandhi.

C'est dans ce contexte que se sont mis en place, à partir des années 1910, les premiers départements de sociologie, notamment dans les universités de Bombay, de Lucknow et de Calcutta où ont enseigné, par exemple, Benoy Kumar Sarkar (1887-1949), Sarat Chandra Roy (1871-1942) ou D. P. Mukherji (1894-1961), pour ne citer que ces quelques noms (Uberoi *et al.*, 2007). Issus en majorité des hautes castes lettrées et donc ayant souvent reçu une formation en sanscrit, formés dans les mêmes universités d'élites de culture anglaise, partageant les mêmes expériences coloniales, ces premières générations d'enseignants et de chercheurs ont été confrontées, de manière individuelle et collective, aux mêmes types de questionnements : comment penser le monde social indien dans des catégories libérées des cadres de la culture coloniale occidentale ? Comment articuler recherche et action sociale, connaissances et réformes ? Comment mettre les savoirs sociologiques au service du développement économique d'une jeune nation indépendante ? Des sociologues comme Nirmal Kumar Bose (1901-1972) à Calcutta ou G. S. Ghurye (1893-1983) à Bombay ont ainsi proposé des analyses culturelles du système des castes qui combinaient les concepts de la sociologie occidentale avec des notions empruntées à la culture brahmanique de l'Inde ancienne. Dans ces deux cas, la sociologie de l'Inde se présentait sous le jour d'une sociologie nationale, indienne, mais très hindouisée dans ses principes.

Pour comprendre la situation de la sociologie dans l'Inde contemporaine, il faut la replacer dans l'espace des disciplines universitaires avec lesquelles elle entre en concurrence : l'anthropologie, l'histoire et l'économie. Souvent enseignée dans les facultés des sciences, l'anthropologie est réduite à sa dimension physique et à l'étude matérielle des populations tribales de l'Inde, qui constituent en quelque sorte l'ailleurs du monde des castes. Par leur morphologie sociale de type segmentaire, leur économie pastorale et leurs croyances animistes, les tribus s'opposent en effet aux populations hindoues et musulmanes, avec lesquelles elles entretiennent néanmoins des relations de toutes sortes depuis des temps anciens.

Au lendemain de l'indépendance, l'anthropologie a été l'objet d'une redéfinition disciplinaire sous l'impulsion notamment de M. N. Srinivas (1916-1999) – le sociologue indien le plus éminent de la

seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle à qui l'on doit la fondation, en 1959, du département de sociologie de l'université de Delhi. Srinivas entendait professionnaliser la discipline en la démarquant, d'une part, des pratiques coloniales qui l'avaient discréditée auprès des élites indiennes, puis, d'autre part, d'une conception quantitative de la sociologie américaine qu'il jugeait inadaptée à l'Inde et, enfin, du caractère appliqué qui caractérisait les débuts de la discipline. Sous l'appellation de sociologie, Srinivas a développé une anthropologie sociale qu'il avait apprise d'abord dans les universités de Mysore et de Bombay, puis à Oxford, où il compléta sa formation dans les années 1944-1950. Préconisant l'observation participante dans le cadre de monographies villageoises, Srinivas a privilégié l'étude des castes, de la famille et de la religion en semblant confiner la sociologie aux aspects ruraux et traditionnels de la société indienne (Srinivas 2002). L'analyse des forces de changement était alors menée par l'histoire et l'économie, les deux disciplines universitaires les plus anciennement professionnalisées à partir des années 1910. D'un côté, les historiens se donnaient pour tâche d'analyser la genèse de la jeune nation indienne et d'en accompagner la formation ; de l'autre, les économistes participaient à l'élaboration des plans de développements économiques et sociaux de l'Inde moderne.

La sociologie indienne a toujours fait preuve d'une réflexivité peu commune au regard des autres disciplines (Chaudhuri, 2003). Le modèle élaboré par Louis Dumont et David Pocock reste une référence discutée par les anthropologues indiens (Khare, 2006) ; mais il est trop centré sur l'Inde hindoue traditionnelle pour garder une puissance heuristique au regard des problèmes sociétaux contemporains. Aujourd'hui, la discipline redéfinit ses approches et ses paradigmes en s'ouvrant largement à l'espace international des sciences sociales. On ne peut rendre compte ici de travaux dispersés dans de nombreux départements universitaires et dans les grands centres de recherche. À cet égard, toutefois, la langue d'enseignement et de publication est un enjeu crucial. D'un côté, l'anglais reste la seule langue d'unification des élites indiennes, qui leur donne également accès au marché mondial de la recherche ; de l'autre, de nouvelles générations d'étudiants issus de milieux culturellement défavorisés maîtrisent mal l'anglais et demandent que l'enseignement soit dispensé dans les langues nationales, contribuant ainsi à la provincialisation de la recherche en Inde même.

La sociologie de l'Inde se caractérise par son aspect pluridisciplinaire et la très grande diversité de ses objets de recherche (Lardinois, 1988). Le vaste panorama édité sous la direction de Veena Das, qui enseigne maintenant à la Johns Hopkins University aux États-Unis, impressionne par son ampleur et constitue la meilleure introduction à l'anthropologie sociale de l'Inde contemporaine (Das, 2003). Cette somme, qui ne laisse paraître aucun conflit d'école ou d'interprétation, contribue à faire émerger l'Inde comme un centre spécifique de pensée et de discours dans le champ international des sciences sociales.